Nécrologies

Autor(en): **Lafont, Robert / Camps, Christian / Wilmet, Marc**

Objekttyp: **Obituary**

Zeitschrift: **Revue de linguistique romane**

Band (Jahr): **58 (1994)**

Heft 231-232

PDF erstellt am: **04.06.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

NÉCROLOGIES

Charles CAMPROUX
(1908-1994)

Charles Camproux est mort le jour de Pâques 1994. Le monde des romanistes européens a perdu l'une de ses figures les plus représentatives et certainement les plus complexes, donc les plus riches. En fait, il l'avait perdu ce jour de juin 1976 où une hémiplégie frappa cet homme au sommet de son parcours intellectuel et le condamna à un long loisir qu'il n'avait jamais souhaité ni prévu. On ne dira jamais assez le calme courage qu'il montra dans les premiers temps de cette retraite forcée, pendant que se distendaient les liens si nombreux qu'il avait avec ce que lui-même aimait à appeler en occitan la *vida vidanta.* Mais en même temps, auprès de lui, Jean-Marie Petit s'occupait de rééditer en volumes ou d'éditer simplement les produits de sa recherche et de son activité créatrice. Ainsi sa personnalité morale devenait de plus en plus visible, pendant que s'effaçait à notre horizon la chaude présence à laquelle il nous avait habitués.

Vida vidanta... L'expression désigne et connote une pâte sociale, humaine et d'histoire, où se pétrissent les idées et s'inscrivent les actes. Pour Camproux, l'origine populaire en fut l'entrée, à laquelle il resta fidèle. La rue de Marseille... Son père était mort en 1917; l'enfant, livré à lui-même (sa mère vendait des journaux à la Gare Saint-Charles) erre sur les frontières de la petite délinquance à la recherche d'un gagne-pain. De la grande ville, de sa brutalité ou de sa générosité dans son quartier le plus authentique et le plus tumultueux, celui de la Belle-de-Mai, il n'ignore rien. En plus un arrière-pays, celui d'où vient la famille du père comme de la mère: l'Uzège, dont il apprend la langue et où il se mariera, sur un autre versant de son existence, lorsqu'il sera devenu un enseignant respecté. Il devait beaucoup aimer ce pays de vacances et de géorgiques, mais il n'idéalisa jamais la vie paysanne: il a tiré d'elle la matière essentielle de ses «contes cruels» recueillis sous le titre de *Soleu roge* (Soleil rouge)[1].

Le passage forcé à la respectabilité se fait durement. L'enfant est enlevé aux périls de la rue et confié à l'Institution Don Bosco, à Montpellier, puis en Forez. Il y restera dix ans, maître d'internat après avoir été élève. A ses maîtres d'abord redoutés il va vouer une nouvelle fidélité. Il leur doit, accident qui va devenir une constante de toute la vie et de tous ses engagements, la foi catholique.

---

(1) Vent Terral, éd., Enèrgas 81350 Valderiès, 1984.

J'ai pris l'habitude de greffer sur ce tronc identitaire double l'expérience de la guerre, les souffrances du prisonnier et le choix de la Résistance. Sentiment profond de la communauté populaire, haine des tyrannies, croyance dans l'éminente dignité de l'homme: origines et appartenance chrétienne se sont certainement rencontrées là. Pris au combat par les Allemands, le caporal-chef Camproux est conduit à pied à travers les Ardennes jusqu'aux stalags où il passera deux ans. Malade et rapatrié en 1941, il rapporte de ces deux années d'enfermement les poèmes significativement appelés *Poemas sens poesia* (Poèmes sans poésie)(2). 1943: la guerre s'éternise et quelque chose y bascule; Camproux a de longue date choisi son camp. Il y risque sa vie. La Libération le verra responsable du plus haut niveau au M.N.P.G.D., mouvement de Résistance des anciens prisonniers de guerre, où il côtoie François Mitterrand.

Dans cette période de la guerre, entre l'écrivain occitan et le combattant antinazi, l'universitaire vient de naître. De façon discrète encore: Charles Camproux est chargé d'un cours de langue et littérature «languedociennes» à la Faculté des Lettres de Montpellier. Mais il est engagé dans un énorme travail de dialectologie. Cela vient de loin: entre 1929 et 1931 il est professeur débutant au Collège de Mende. Avec la collaboration d'un félibre-chanteur populaire, Albert Brunel dit *Chontoclar*, il rédige une *Petite Grammaire du dialecte lozérien*(3). Quand il reçoit ce petit livre, le Professeur Millardet y voit une vocation débutante et en félicite l'auteur. C'est vers la Lozère que Charles Camproux se retournera quand il songera au grand œuvre de la thèse de doctorat. Mais auparavant il aura passé l'Agrégation de Grammaire (1937) et aura été enseignant de Lettres à Narbonne, Béziers et Montpellier.

De la préparation de cette thèse, je retiens ici son double aspect humain. Entrant dans la réalité dialectophone, Camproux se replonge dans la vie populaire. Il connaît un nombre impressionnant de foyers paysans où il est accueilli avec la même simplicité qu'il met à s'y présenter. Il ajoute à la pertinence de cette communication son courage physique: dans cette période de guerre et d'après-guerre, il parcourt la montagne en bicyclette, et connaît même un douloureux accident. Il avouera sans détours dans le livre publié: «En tout cas, nous avouons avoir dansé avec plaisir et tant bien que mal, la bourrée lozérienne, avec les 'pilyars' et les 'pilyardos' du Gévaudan, pour mieux pénétrer leur langage, de même que nous avouons bien volontiers avoir mangé avec délices les rustiques plats montagnards et vidé sans façon la *fulyeto* ou la *filyeto* avec mes hôtes paysans»(4).

Mais l'enseignant qui se confirme et le savant en formation dans ce moment biographique sont réunis en la même personne avec un curieux et passionnant personnage, dont il faut bien parler, sauf à se mettre au risque d'ignorer l'axe de toute une vie: l'occitaniste. Camproux appartient à la génération où se forge, par choix d'un critère identificateur de langue et ajout d'un suffixe militant, ce terme promis à un grand succès. Autour de 1925, repassant par Marseille, le jeune pensionnaire

(2) Societat d'Estudis Occitans, Tolosa, 1942.
(3) Marseille-Mende, 1931.
(4) *Essai de géographie linguistique du Gévaudan*, PUF, Paris, s.d. (1958), t. I, 9.

de Don Bosco connaît Georges Reboul. Celui qui devait être le grand poète de la Marseille protestataire est pour l'heure le continuateur du Félibrige de la cité phocéenne, volontiers «rouge» et fort ennemi du Félibrige officiel bien-pensant. Un troisième ami s'ajoute, Paul Ricard, fils d'un commerçant liquoriste, qui n'a pas encore imaginé de faire dans le «pastis» la grande carrière que l'on sait. Ce trio, qui va secouer les cérémonies félibréennes et oser porter sur la place publique des idées politiques «provençales», est à la source d'une association de longue durée et de grand éclat *Lou Calen* («la lampe») et de l'actualisation d'une pensée fédéraliste qui remonte à Mistral lui-même.

De cette pensée Camproux va être le théoricien: comme directeur à partir de 1934 du mensuel OCCITANIA et comme auteur du livre *Per lo camp occitan*(5). Cette pensée est dans l'actualité. Elle doit sans doute quelque chose au christianisme social de l'époque. Elle est surtout clairement, fortement un proudhonisme. C'est à partir d'un fédéralisme proudhonien que Camproux analyse les périls que court la démocratie à l'Occident, assiste angoissé à la montée du nazisme et garde ses distances avec le marxisme, comme doctrine et comme système politique au pouvoir à l'Est. Il est bien probable qu'on aurait aujourd'hui beaucoup de profit à tirer de ces textes écrits et pensés dans l'urgence alors que s'annonce la catastrophe de la guerre. A ce moment-là, l'autonomie catalane s'est mise en place à Barcelone. Comme tous les occitanistes, mais avec beaucoup plus de décision que la plupart, Camproux est aux côtés des Catalans. Il devient même chroniqueur d'*El Matí* et de *La Publicitat.*

Après la guerre, il ne devait ni renouveler ni renier ces engagements. Sauf qu'au début des années soixante, sentant une nouvelle période s'ouvrir pour l'occitanisme dans les protestations contre le «colonialisme intérieur», il n'est pas des derniers à prendre une plume d'analyse politique. Le Comité Occitan d'Études et d'Action, qui s'engage dans l'action publique, lui doit alors son nom.

Ce qui n'a jamais bougé chez lui, sous la permanence de son occitanisme, c'est le service de la langue. Quand la nécessité apparaît de lui donner une forme écrite moderne qui interprète scientifiquement la tradition autochtone, et que Louis Alibert en propose les moyens, Camproux apporte son adhésion et se met à écrire ainsi son provençal rhodanien de famille. Il est l'un des fondateurs de la Societat d'Estudis Occitans (1936) comme il le sera de l'Institut d'Études Occitanes (1945). Ses deux soucis constants sont de préparer pour sa langue un statut d'enseignement et d'enrichir le capital littéraire dont elle se recommande. Sur le premier projet prennent place des ouvrages comme *Le Livre d'oc à l'usage du cours supérieur des classes primaires*(6) et ses innombrables interventions en milieu pédagogique. Sur la seconde, sa poésie, qui prolonge *Poemas sens Poesias* sur des directions aussi différentes que la poésie spontanée issue du folklore(7) et la méditation poétique la plus

(5) Lombard - Estampariá del Lengadòc, Narbona, 1935.
(6) Institut d'Études Occitanes, Toulouse, 1947.
(7) *Bestiari*, Institut d'Estudis Occitans, Tolosa, 1947.

large[8]. Tant que cela lui a été possible, on a aussi vu le professeur Camproux porter témoignage, devant les auditoires les plus divers, d'une parole publique en occitan. Il réussissait admirablement à émouvoir et à convaincre par une belle simplicité d'arguments moulés dans une éloquence puissante, qui mettait la langue « en majesté » sans aucune affectation.

En 1956, Charles Camproux soutient à la Sorbonne une thèse sur les parlers gévaudanais, qui fait date. Son maître et patron Albert Dauzat n'est pas seul à en reconnaître les mérites. Des travaux aussi exhaustifs portant sur une zone dialectale ont rarement vu le jour, de la responsabilité d'un seul homme; il y en aura très peu dans l'avenir. Les deux gros volumes publiés et le volume de cartes en font foi. Une très importante préface expose une méthode d'intégration au milieu, dont nous avons souligné l'aspect humain, mais qui vaut comme choix scientifique médité. La dialectologie devient ainsi une présence des faits humains dans la description linguistique. Elle en débusque les erreurs possibles. Qu'on lise, entre tant de pages nourries d'une expérience précise d'un « terrain », celles sur le hameau du Pontilhac, commune de Sallèles[9]. On y trouve une étude précise des anciens rapports de la vallée et du causse à travers le mode de culture (ce qui explique que la limite dialectale ne soit pas sur la ligne de rupture du relief, mais sur le causse même) et la révélation sociologique que le hameau est occupé par une famille qui a transporté un parler plus méridional, et le conserve pour l'élégance qu'elle lui trouve. Il faut participer à la vie des gens pour rendre ainsi compte scientifique de leurs parlures. Scientifiquement, cela va sans dire, l'auteur s'est pourvu des outils nécessaires à un classement des faits moissonnés à ras des usages: Camproux était un excellent phonéticien, il possédait, comme devait le prouver son petit traité sur *Les langues romanes*[10], une connaissance générale de la Romania, il était un latiniste expert.

Sa formation était en somme classique. Il s'est très peu aventuré dans le débat de la linguistique de son temps, qu'il n'ignorait pourtant pas. Quand ses disciples directs se sont engagés sur la voie du guillaumisme, sa curiosité les a accompagnés sans qu'il fît profession de cette théorie plus que d'une autre. Mais il voyait avec satisfaction se constituer, par cette voie, ce qu'il attendait être une « école de syntaxe de Montpellier », ayant un patriotisme tout occitan de la science enracinée.

Son apport capital est peut-être sa thèse complémentaire, *Étude syntaxique des parlers gévaudanais*[11]. Là encore beaucoup plus d'intelligence des faits, les plus nombreux possibles, que de théorie. De façon générale, une attention exceptionnelle prêtée à l'école des grammairiens français de tradition, et donc une recherche fine des moyens paradigmatiques d'« effets de discours ». Camproux est ainsi à la recherche de ce qu'il appelle une « syntaxe dynamique ». Il y réussit parfaitement, et décode par exemple fort bien la « syntaxe des subjonctifs » en mettant en lumière le

(8) *Meditacion*, Lo Gai Saber, Tolosa, 1938 et *L'an Quaranta-e-tres* in Carles Camprós, *Obra Poëtica Occitana*, I.E.O., Tolosa, 1983.

(9) *Op. cit.*, I, 22-3.

(10) PUF, Paris, 1974.

(11) PUF, Paris, 1958.

rôle organisateur d'un prétérit (passé simple) de l'indicatif, vivant en occitan, à peu près mort en français. Il n'emploie pas le mot, mais c'est bien d'une compréhension de «systèmes» différents qu'il s'agit. Les syntacticiens de l'occitan ou d'une autre langue romane, de toutes obédiences, n'ont pas fini d'aller chercher dans cette œuvre les lignes de cohérence de fonctionnements morpho-syntaxiques.

Professeur de Grammaire française en 1957, Charles Camproux va se faire apprécier de ses collègues par une aménité restée célèbre et de générations successives d'étudiants par un enseignement sans crispation, très adapté aux intelligences encore adolescentes. Il sut être quelque chose comme un «pédagogue du Supérieur». Il n'avait pas pour autant abandonné la recherche linguistique. Elle s'exprima dans le domaine de l'onomastique et de la toponymie, dont il fut un pionnier: une série d'articles décisifs pour la résolution de tel ou tel problème en porte témoignage. Son activité inlassable allait aux études occitanes: il fit créer par le Ministère un Centre qui leur était consacré et qu'il dirigeait, il contribua à donner une nouvelle vie à la respectable *Revue des Langues Romanes.*

Il était historien de la littérature. Cette autre vocation donna la première en date des histoires générales de la littérature occitane(12). Entreprise très risquée, puisque Camproux entend ne rien passer sous silence d'une production de huit siècles et se condamne ainsi souvent à la simple énumération de noms et de titres. Il surcharge le tableau, en occitaniste de sa génération, en intégrant la littérature catalane, opération évidemment fort contestable, et qui fut contestée. Mais il ouvre le chantier où les développements allaient se succéder jusqu'à ce jour et, sur certains auteurs peu connus ou mal lus des XVIe et XVIIe siècles, il apporte des perspectives toutes nouvelles. Il se spécialisa ensuite en littérature médiévale d'oc (qu'il enseigna avec la grammaire française). Sur les troubadours, ses interventions furent nombreuses. Certaines allaient à contre-courant de ce qu'il était convenu de penser. Qu'on se souvienne des deux thèses qui soutiennent son livre sur le *Joy d'Amor*(13): la thèse étymologique qui dérive *joy* de *ioculu* et non de *gaudiu*, et la thèse socio-éthique qui défend la compatibilité de la *fin 'amor* avec l'institution du mariage. Sur bien d'autres points (sur *Guilhem de Peitieus* par exemple) Camproux argumente de façon originale(14), dans un cadre méthodologique qui reste là aussi classique, c'est-à-dire philologique et textuel.

A tenter de cerner cette personne scientifique, comme la personne littéraire, le penseur occitaniste ou l'homme public qui ne font qu'un dans l'homme, on risque de tomber dans l'inventaire. Ou alors il faudrait une vraie grande étude... L'auteur de cet hommage-ci les a tous connus: la lecture d'OCCITANIA m'a amené à l'occitanisme en 1936 (j'avais treize ans!); étudiant à Montpellier en 1941, ma première visite a été pour Charles Camproux; il m'a confié par la suite le soin de continuer cette publication; en 1958 il m'a laissé son cours d'occitan à la Faculté des Lettres

(12) *Histoire de la Littérature occitane*, Payot, Paris, 1953; rééd. en 1971.
(13) *Le Joy d'Amor des Troubadours*, Causse et Castelnau, Montpellier, 1965.
(14) *Écrits sur les troubadours*, 2 vol., I.E.O., Toulouse, 1984.

de Montpellier; en 1966 il m'y a appelé auprès de lui; nous avons fait ensemble le Centre d'Études Occitanes et tant d'autres choses; il a dirigé ma thèse (de syntaxe occitane) que je lui ai dédiée. Nous avons été, dans les affaires occitanes ou universitaires, le plus souvent d'accord, quelquefois en désaccord sans que notre amitié ait jamais souffert d'une déchirure. Je porte donc aussi témoignage sur l'aloi de ce caractère. D'autres auraient pu le faire aussi bien, avec à peine un peu moins de preuves.

Mais j'oubliais... Charles Camproux, sous divers pseudonymes a longtemps tenu chronique d'onomastique dans la presse languedocienne. Les gens le consultaient sur leur nom. Il répondait avec l'argument de l'étymologie, mais aussi avec sa science des êtres et des choses, et toujours avec l'intention malicieuse de prendre les Occitans au piège de leur origine. C'était quelquefois fort savoureux. Concurremment dans l'hebdomadaire *Les Lettres Françaises*, il donnait une chronique régulière «La langue et le style des écrivains»: toutes les nouveautés littéraires importantes, entre 1956 et 1968, passèrent au jugement de cet universitaire. Mais lui-même entretenait dans le monde des écrivains des amitiés qui tenaient plus à la confraternité d'écriture qu'à l'Université. Il écrivit même, pour s'amuser, un roman-feuilleton.

Au fait, n'était-ce pas, dans la plus forte et riche acception du terme, un homme du langage, langage aimé, langage étudié, langage prononcé en toutes les occasions qu'offre la *vida vidanta*?

Robert LAFONT

Henri GUITER
(1909-1994)

Henri Guiter est décédé subitement le 15 avril 1994. Né à Céret (Pyrénées-Orientales), il a été agrégé de l'Université en 1931, Docteur ès Sciences Physiques en 1939 et Docteur ès Lettres en 1943. Succédant au doyen Jean Bourciez, il a occupé la chaire de linguistique romane à Montpellier jusqu'en 1978, date à laquelle il a obtenu son éméritat.

Henri Guiter a voué sa vie à la recherche; pendant cinquante ans, il consacra ses travaux à la toponymie, à la dialectologie, à la géo-linguistique et au romanisme en général. Grâce à sa formation scientifique, il a fait bénéficier la linguistique des méthodes statistiques modernes, en appliquant notamment le test de Pearson. En tant que Catalan profondément attaché à sa terre natale, il a étudié, dès le début de ses activités l'onomastique des Pyrénées Orientales et a expliqué bien des toponymes par le basque. L'examen des substrats a représenté une des préoccupations essentielles du comparatiste.

En dialectologie, son terrain de prédilection était la zone catalane et languedocienne voisine. On lui doit l'*Atlas linguistique des Pyrénées Orientales* — un atlas exhaustif comprenant 565 cartes — publié en 1966 par le CNRS. Cet atlas était, pour lui, une véritable mine, un «filon» pour utiliser son propre terme, qu'il a su exploiter dans de nombreux articles ou communications, d'ordre phonétique, morphosyntaxique ou lexical. L'autre souci d'Henri Guiter, dialectologue, a été de hié-

rarchiser les notions de langues, dialectes, sous-dialectes et parlers en faisant appel à des moyens scientifiques à partir de faits différenciateurs isolés.

Dès 1953, au 7e Congrès International de Linguistique Romane, à Barcelone, dans sa communication «*Els altres Capcirs*», il a tenté, pour la première fois, de «donner aux résultats une certaine forme mathématique». Dix-huit ans plus tard, en 1971, au Colloque national du CNRS sur «Les dialectes romans de France», à Strasbourg, il présenta sa méthode globale d'exploitation des atlas linguistiques. Cet instrument de travail original lui permit une nouvelle répartition dialectale et sous-dialectale du catalan, qu'il a eu l'occasion d'employer sur d'autres atlas. Romaniste, un des sujets sur lequel il s'est aussi longuement penché a été l'exploration des affinités et des divergences des différentes langues romanes entre elles, pour tenter la classification. Il a utilisé les dictionnaires de fréquence (il est lui-même l'auteur du *Dictionnaire de fréquence du catalan*, 1972).

En 1974, il devait créer une méthode en appliquant le test de Pearson aux langues romanes, afin de mettre en exergue leurs affinités respectives.

Ces dernières années, une de ses recherches fondamentales a été l'étude de la datation des langues par la glottochronologie. Après avoir repris et mis au point la méthode élaborée en 1948 par Morris Swadsh pour les langues amérindiennes, il a démontré «qu'en lui concédant une 'durée linguistique' différente du 'temps astronomique' mais fonction croissante de lui, elle devient à peu près fiable». C'est une investigation qu'il considérait comme majeure et à laquelle il tenait beaucoup. Lorsque nous lui posions la question de savoir quels travaux comptaient pour lui, il nous répondait immédiatement: «la glottochronologie».

Membre de la Société de Linguistique Romane depuis 1953, il a participé à nombre de Congrès, publié des études et des comptes rendus dans la *Revue de Linguistique Romane*. Dans le tome 58, vient de paraître «Rang et dispersion des fréquences lexicales romanes». Sur son bureau, nous avons trouvé un article manuscrit «Aires de distribution aléatoire des fréquences de verbes usuels dans la Romania continue» qu'il destinait à cette même *Revue*. Il a collaboré à différentes revues et notamment, à la *Revue des Langues Romanes*, aux *Cahiers de l'Institut de Linguistique de Louvain*, à la *Revue Internationale d'Onomastique*, aux *Travaux de Linguistique et de Littérature*.

Outre ses travaux scientifiques en catalan, français, espagnol qui ont été publiés dans de nombreuses revues, Henri Guiter a fait œuvre littéraire, d'expression catalane et française. Il a été poète, conteur, auteur dramatique, folklorique et critique. Mainteneur des Jeux Floraux du Genêt d'or, secrétaire du Consistoire, Majoral du Félibrige, il a aussi prononcé quelque 160 conférences. En 1981, ses disciples et amis lui ont offert les *Mélanges de philologie et de toponymie romanes*.

Henri Guiter a marqué la recherche scientifique. Inlassable chercheur, il a contribué à faire progresser les études sur le romanisme en général. A la date de sa mort, nous lui devons 1039 publications (articles, communications, comptes rendus et ouvrages).

Christian CAMPS

Alexandre LORIAN
(1921-1994)

J'ai sous les yeux le *curriculum* d'Alexandre Lorian, six pages serrées de livres, d'articles et de comptes rendus. Lui-même me l'avait fait parvenir il y a deux ans, le jour de son soixante-dixième anniversaire, très affecté au demeurant par la mort de son « plus que frère » Arié Serper, en précisant bien que « ces papiers » n'étaient pas envoyés « en vue de l'obtention d'un poste à Bruxelles ou à Anderlecht » mais « pour le cas où ton remords de m'avoir épistolairement trop négligé choisirait l'exutoire d'un éloge funèbre ému ». Tout Lorian tient en ces quelques lignes: l'humour, l'affection pudique, le sérieux du chercheur, la fierté, la discrétion...

Le professeur, pourtant — j'en ai perçu çà et là des échos —, inspirait chez ses collègues ou chez ses élèves une certaine crainte mêlée du respect que nul ne songeait à lui marchander. Ce sensible avait parfois la dent dure, des mots cruels, des jugements à l'emporte-pièce. En revanche, son amitié était totale, définitive, inconditionnelle. Il m'a toujours fait penser, et je le lui ai dit, ce qui l'amusait, au portrait des Juifs « non assimilés » que donne Proust dans *la Recherche du temps perdu* (bibliothèque de la Pléiade, II, p. 408), où il suffirait presque de substituer *nœud papillon* à *cravate 1830*: « ...j'avais connu dans la vie, bien des étrangers, intellectuels, rapins de toute sorte, résignés au rire qu'excitaient leur cape prétentieuse, leurs cravates 1830 et bien plus encore leurs mouvements maladroits, allant jusqu'à le provoquer pour montrer qu'ils ne s'en souciaient pas, et qui étaient des gens d'une réelle valeur intellectuelle et morale, d'une profonde sensibilité. (...) Généralement on reconnaissait ensuite que, s'ils avaient contre eux d'avoir les cheveux trop longs, le nez et les yeux trop grands, des gestes théâtraux et saccadés, il était puéril de les juger là-dessus, qu'ils avaient beaucoup d'esprit, de cœur, et étaient, à l'user, des gens qu'on pouvait profondément aimer. »

Alexandre Lorian, Roumain de naissance, émigre en Israël à l'âge de vingt ans, prend part dans la Brigade juive de l'armée britannique aux campagnes du Proche-Orient, d'Italie et... de Belgique (il se flattait régulièrement auprès de Jacques Pohl, son hôte à Bruxelles, de l'avoir assez « libéré » pour se permettre de l'« occuper »). Démobilisé, il passe un BA à Londres en 1951, obtient en 1955 le MA à Jérusalem et la même année le diplôme de l'École de phonétique de Paris, avant le doctorat de l'Université (1959); est nommé coup sur coup assistant (1955), maître assistant (1958), chargé de cours (1961), maître de conférences (1964), professeur associé (1967) et professeur titulaire (1972) à l'Université hébraïque de Jérusalem, dont il dirige le Département de français (1976-1977) et où il fonde en 1971 la Revue bilingue (anglais-français) *Hebrew University Studies in Literature and the Art.* Son activité nationale et internationale se déploie, du Ministère de l'Éducation (inspecteur-général de l'enseignement secondaire du français en Israël: 1960-1966), de l'Université de Haïfa (il y enseigne jusqu'en 1973 et dirige le Département de français de 1956 à 1969) et de l'École de pédagogie de l'Université de Jérusalem

(directeur de la formation des maîtres de français) au Conseil international de la langue française, à la Société de linguistique romane (élu membre du Bureau en 1986) et aux différentes universités étrangères qui l'invitent à prononcer des conférences ou à diriger des séminaires: à Paris, à Tours, à Neuchâtel, à Rome, à Milan, à Trieste, aux États-Unis — New York, Berkeley, Davis...

La thèse d'Alexandre Lorian, réalisée sous la direction de Gérald Antoine, est restée inédite: *Temps, mode et aspect dans les ESSAIS de Montaigne* (816 pages dactylographiées). Dommage... Elle constitue non seulement le meilleur panorama de l'emploi des «temps» au seizième siècle, mais le foyer à partir duquel rayonnent toute une série de travaux postérieurs consacrés à la syntaxe du français, à la stylistique française et à la littérature française de la Renaissance. On n'a pas oublié ses deux petits livres classiques: *L'expression de l'hypothèse en français moderne. Antéposition et postposition* (Paris, Minard, 1964) et *L'ordre des propositions dans la langue française: la cause* (Paris, Klincksieck, 1966). La stylistique, qui reprend, semble-t-il, un peu de vigueur (et de rigueur) aurait grand intérêt à s'inspirer de la méthode très sûre qu'illustrent les *Tendances stylistiques dans la prose narrative françaises du XVIe siècle* (Paris, Klincksieck, 1973) ou *Souplesse et complexité de la proposition relative en français* (Genève, Slatkine, 1983).

D'un point de vue théorique, le guillaumisme l'avait tenté (voir les recensions parues dans *Romance Philology* 1974: 111-115, 1976: 244-250, 1985: 44-57 et 492-495, 1990: 165-177). Son esprit d'indépendance s'alarmait toutefois de l'inféodation à une quelconque doctrine. Lorian revendiquait, non sans orgueil, le droit à l'éclectisme. Il se refusait à couper la linguistique de la littérature, ainsi qu'en atteste l'ultime article qu'il aura publié dans la *Revue de Linguistique Romane*, à propos de *La disparition* de Georges Perec («Lipogrammatie et linguistique»: 1992), un chef-d'œuvre d'acuité et de finesse. Ce fier isolement lui vaudra une place à part dans la mémoire des philologues.

Marc WILMET

Jacques POHL
(1909-1993)

Nous n'étions en cette froide matinée du 22 décembre, dans le cimetière battu de pluie, mêlés à la famille, qu'une dizaine de collègues et d'anciens élèves de Jacques Pohl, ayant su presque par hasard la nouvelle de sa mort. Ni fastes, ni cérémonie, ni discours, mais un recueillement général. Une telle discrétion convenait à la modestie non feinte de l'homme et du savant. Sans doute les habitués des congrès de linguistique romane se rappelleront-ils ses interventions attachantes, pleines de drôlerie, et la silhouette de lutin espiègle, malicieux, volontiers rieur, autant de traits que la maladie des dernières années, de lourdes opérations chirurgicales, une existence quotidienne de plus en plus pénible, la perte de la compagne aimée n'ont jamais réussi à effacer.

Jacques Pohl était né le 2 avril 1909, à quelques hectomètres de la France, sa vraie patrie de cœur et d'esprit à côté de la petite patrie lorraine et gaumaise. Après s'être fourvoyé un temps à l'École militaire, il réentame des études de philologie romane à l'Université libre de Bruxelles, dont il sort licencié en 1935, et docteur quinze ans plus tard, avec une énorme thèse intitulée: *Témoignages sur le lexique des parlers français de Belgique* (une petite partie seulement sera publiée sous le titre de *Témoignages sur la syntaxe du verbe dans quelques parlers français de Belgique*, Bruxelles, Palais des Académies, 1962). D'abord professeur dans l'enseignement moyen (en poste à Anvers, puis à Ath, révoqué en 1942 pour propagande antinazie, réintégré après la guerre), il est chargé en 1960 des cours de grammaire française, de phonétique et d'encyclopédie de la linguistique romane à l'Université libre de Bruxelles. Vite promu à l'ordinariat, il présidera notamment la section de philologie romane et l'institut de phonétique. Admis à l'éméritat en 1979. Un volume d'*Hommages* réunit, selon sa volonté expresse, des signatures de linguistes chevronnés et débutants, toutes générations confondues (*Linguistique romane et linguistique française*, Bruxelles, Éditions de l'Université, 1980).

Professeur visiteur de l'Université d'Élisabethville et de l'Université hébraïque de Jérusalem, membre du Conseil international de la langue française dès sa fondation, membre du Comité de rédaction du *Français Moderne*, Jacques Pohl fut aussi un infatigable pèlerin. On lui doit un nombre élevé de conférences en Allemagne et en Europe de l'Est, en Hollande, en France, en Italie, en Israël, en Afrique, au Québec, aux États-Unis, jusqu'en Australie. Ses activités professionnelles ne l'ont pas détourné des débats de la cité, puisqu'il siégea de 1968 à 1971 comme sénateur du F.D.F. «front des francophones», un parti créé pour défendre le sort de la langue française et de ceux qui voulaient la parler dans la périphérie bruxelloise et dans les Fourons. La gentillesse proverbiale de Jacques Pohl, sa tolérance vis-à-vis des autres, ne souffraient non plus aucun accroc à la liberté.

L'œuvre est importante. Elle compte une bonne dizaine de livres et au bas mot deux cent cinquante articles. Deux axes majeurs s'y distinguent: les problèmes de linguistique générale (*Symboles et langages*, tome I: *Le symbole, clef de l'humain*; tome II: *La diversité des langues*, Paris-Bruxelles, SODI, 1968: *L'homme et le signifiant*, Paris-Bruxelles, Nathan-Labor, 1972) et la réflexion sur les particularités du ou des français de Belgique (*Les variétés régionales du français. Études belges*, Bruxelles, Éditions de l'Université, 1979). A mi-chemin, une quantité de notes grammaticales et lexicologiques (sur l'aspect verbal, l'imparfait préludique, la concurrence de *quand* et *lorsque*, la phrase interrogative, le système de *oui, non, si*, la catégorisation, le genre des noms d'animaux, la numération «franco-belge», l'argot des volontaires du bataillon belge en Corée — les «Coréens» —, les «belgicismes», les hypercorrectismes, les «statalismes», etc., etc.), petites monographies toujours bien informées et novatrices. Un étonnant florilège de science «sans rien qui pèse ou qui pose», des intitulés souvent propres à décourager, sinon les doctes, du moins les solennels: «Pour un billion de mille milliards» (1951), «A bas l'image! A bas le mot lourd!» (1953), «Quand les ketjes tiennent le fou au quartier

des Marolles» (1953), «Un argot bruxellois à la sauce bourguignonne» (1953), «Grammaire ange ou grammaire bête» (1956), «Lecture, adolescence et statistique» (1957), «Hocus pocus, hurluberlu, tutu, tutur et tic tac» (1965), «Imparfaits et Indiens» (1967), «Dialecte-chant et dialecte-cage» (1969), «La rose et le fromage» (1971), «Phonèmes et chapeau de gendarme» (1972)... La méthode fonctionnelle donne son unité à ce kaléidoscope. Une phrase en résume l'inspiration, l'acte de ferveur humaniste sur lequel s'achevaient les *Témoignages* de 1962:

«...partout où du français a été semé, il pousse des plantes françaises; elles peuvent différer selon le sol ou le climat au point de paraître parfois des plantes différentes mais ce qui monte en elle de la tourbe ou du sable, c'est toujours la même sève.»

Marc WILMET